

J'y pense* : étude du résomptif *y

J'y pense : a study of the French resumptive *y*

Florence Lefeuve¹

Abstract: The aim of this paper is to show that *y*, a localizing adverbial pronoun in French, can refer to human, nonanimate, or predicative units when it appears in the segment *j'y pense*. It targets recurring structures in which *j'y pense*, taking a resumptive value, refers to predicative units: *j'y pense* thus appears in temporal infra-sentential segments (*quand j'y pense*, *maintenant que j'y pense*, *pendant que j'y pense*), in the correlative *plus j'y pense* and in the discursive structure “(mais) *j'y pense*: predicative unit”. These resumptive units correspond to phraseological units by virtue of their fossilised form and display particular discursive values.

Key words: adverbial pronoun *y*, localization value, resumptive value, fixed predicative units.

Introduction

L'objet de cet article est d'analyser le pronom adverbial *y* et plus précisément son emploi résomptif dans l'unité prédicative *j'y pense* :

- (1) Un cuisinier qui démissionne emporte souvent avec lui la prospérité d'un établissement. Moi-même, tout pauvre cuistot que je suis, si je rendais mon tablier - et **j'y pense** de plus en plus, soit dit entre nous -, eh bien, je ferais joliment dégringoler les profits, prends ma parole ! (Frantext ; Beauchemin, *Le Matou*, 1981)

Ce pronom se caractérise alors par un emploi résomptif en ce qu'il renvoie à « un énoncé plus ou moins long » (Maillard 1974), à « une proposition ou un ensemble de propositions qui peut être relativement long et non pas à une simple entité référentielle » (Guillot 2007), et plus généralement à une « unité prédicative » (Lefeuve 2007 et 2016), comme le met en évidence la paraphrase suivante :

- (1a) et je pense de plus en plus à rendre mon tablier.

¹ Université Sorbonne Nouvelle, CLESTHIA 7345 ; florence.lefeuvre@sorbonne-nouvelle.fr.

Le cadre de cette étude est celui des unités prédicatives ou phrases, à l'interface de la syntaxe et du discours, dans la lignée des travaux de Lefeuve 1999 ou 2016, d'après Le Goffic 1993 et 2011. Les unités prédicatives² s'organisent autour d'un prédicat, qui correspond le plus souvent en français à un verbe conjugué. Le prédicat, lorsque l'unité dans laquelle il apparaît n'est pas figée, est reconnaissable par son affinité avec certains marqueurs comme la négation. Ces unités sont autonomes syntaxiquement lorsqu'elles sont dotées d'une modalité d'énonciation (assertion, interrogation, injonction).

Outre cet emploi résomptif, *y* peut reprendre un item dénotant un lieu (cf. par exemple *TLFi*³), équivalent d'un groupe prépositionnel (*dans ce quartier*, dans (2)) :

- (2) j'aime beaucoup le côté populaire du dix-huitième mais c'est + + hum c'est + quasiment que des nouvelles populations des gens très très défavorisés + donc ça me dérangerait pas d'y habiter mais y aurait ce petit côté euh comment dire j'ai envie de dire pittoresque (CFPP, 11-03) [= 'habiter dans ce quartier']

Il peut aussi anaphoriser un GN qui dénote un non animé :

- (3) La politique, ce n'est pas mon affaire, j'y pense le moins possible (Frantext ; Mendès-France, *Œuvres complètes*, 1987 (1955-1962))

voire un humain :

- (4) Mon homme Vincent c'était vanille - Dunhill mentholée sur fond de lui -même. Un mélange à se pâmer. J'aurais pu ne me nourrir que de son odeur. Mais mon homme Vincent, il ne faut plus que j'y pense. C'est compliqué de faire partir de sa mémoire des odeurs particulièrement odoriférantes. Mais celle - si capiteuse - de mon homme Vincent, il faut absolument que je l'oublie. (Frantext ; Forlani, *Gouttière*, 1989)

Nous ne verrons pas en *y* un pronom qui renvoie à du non animé (Riegel *et al.* 2009 : 369) mais un pronom qui se caractérise par une extension plus large, relevant de la localisation⁴. Celle-ci, lorsqu'elle n'est ni spatiale ni temporelle, est alors de type notionnel, ce qui lui permet de connaître des emplois résomptifs, tout comme le pronom adverbial *en* et les pronoms *quoi*, *ce*, *ça*, *cela* (cf. introduction de ce numéro).

² Ces unités prédicatives peuvent correspondre, dans certains cas, à des unités phraséologiques (cf. par exemple Dostie et Tutin 2019), comme *rendre son tablier* ou, comme nous le verrons, *j'y pense* dans certains de ses emplois. Dans ce cas, elles peuvent perdre de leur autonomie syntaxique en raison d'un figement.

³ atilf.fr. Y viendrait de l'adverbe de lieu latin *ibi*, peut-être croisé avec le démonstratif *hic*.

⁴ Pour cette notion, cf. Le Goffic (1993 : 215) et Pottier (1992 : 93).

Pour mener à bien cette étude, nous nous appuyerons sur des exemples tirés du corpus Contemporain de Frantext (1980 à nos jours, environ 40 millions de mots ; 305 exemples de *j'y pense*). Le segment *j'y pense* est récurrent à l'écrit dans l'oral représenté (102 exemples tirés de dialogues ou de lettres dans le corpus Contemporain de Frantext). Il peut se trouver également dans des romans écrits à la première personne. Ce segment apparaît à l'oral spontané (nous avons récolté 26 exemples dans les corpus consultés⁵). Mais ce chiffre modeste ne permet pas de distinguer les schémas récurrents que nous avons repérés dans Frantext. Dans le corpus Contemporain, ils réunissent à eux seuls plus de la moitié des emplois résomptifs du segment *j'y pense*, notamment au sein d'unités prédicatives temporelles (« subordonnées circonstancielles conjonctives » ; cf. par exemple Riegel et al. 2009, chap. XVIII) :

- (5) Je suis là, en slibard, dans sa cuisine en bois naturel. Mon fute boueux tourne dans la machine à tambour. « Un ou deux sucres Titi ? » « Trois. » Mimi et Titi. C'est choucard, non ? En plus **maintenant que j'y pense**, c'est le jour du thermostat. J'ai comme l'idée que le vieux y va pas avoir besoin de se déranger. (Frantext ; Lasaygues, *Vache noire, hannetons et autres insectes*, 1985)

de la corrélation *plus j'y pense, plus UP*⁶, ou encore de la juxtaposition de deux unités prédicatives *j'y pense, UP* :

- (6) Je préfère manger seule ce soir. Elle jeta un regard à la ronde :
- Mais **j'y pense**... vous étiez en train de souper ? Eh bien, qu'attendez-vous ? Retournez vite à la salle à manger, vos plats refroidissent. (Frantext ; Beauchemin, *Le Matou*, 1981)

Comme nous le montrerons, *y* dans *j'y pense* anaphorise ou cataphorise le plus souvent des unités prédicatives autonomes mais le segment *j'y pense* lui-même a tendance à paraître dans des unités qui connaissent un certain degré de figement⁷. Ces structures répétitives feront l'objet de résultats chiffrés pour le corpus issu de Frantext. Nous identifierons les valeurs discursives auxquelles elles sont associées.

⁵ CFPP2000 (*Corpus de Français Parlé Parisien des années 2000*, cf. Branca-Rosoff et al. 2012) ; CFPB (*Corpus de Français Parlé à Bruxelles*) avec 9 exemples pour environ 1million de mots (60h) ; Eslo 2 avec 13 exemples, pour environ 1million de mots également ; CLAPI (*Corpus de Langue parlée en Interaction*), 4 exemples (63h).

⁶ UP = unité prédicative.

⁷ Il serait possible d'étudier ces segments dans un cadre phraséologique. On pourrait également se demander, dans une perspective constructionnelle, si certaines de ces configurations, schématisées (par exemple un schéma corrélatif avec un pronom résomptif et un verbe psychologique), ne participeraient pas à des « constructions complexes » qui s'allieraient à un sens en discours (cf. Legallois 2016).

Nous verrons dans notre première partie dans quelle mesure le sémantisme de *y* est plus large que celui du non animé, et comment son sémantisme de localisation lui permet de croiser des emplois propres au non classifié ou à l'indifférencié des pronoms *ça*, *cela*, *quoi*, dans leur possibilité commune de reprendre des unités prédicatives, comme en (1). Les deux dernières parties seront consacrées aux emplois résomptifs de *y* dans *j'y pense*, lorsque ce segment figure dans une unité prédicative subordonnée ou dans une configuration à deux unités prédicatives.

1. Un pronom relevant de la localisation

Nous allons montrer dans cette première partie que *y* est un localisant apte à renvoyer, dans le segment *j'y pense*, à de l'humain, du non animé et des unités prédicatives. Au sein de ce segment, c'est sa capacité à renvoyer à une unité prédicative qui est dominante. Les chiffres sont donnés à partir des 305 exemples de Frantext.

1.1. Un pronom renvoyant à de l'humain (23 exemples)

Ce pronom est vu dans les grammaires comme renvoyant à du « non animé » (Riegel *et al.* 2009 : 369) ou de l'« inanimé » (Le Goffic 1993 : 319). Pourtant on s'aperçoit en examinant les exemples en *j'y pense* que régulièrement *y* renvoie à de l'humain, comme dans les exemples (4) ou (7) :

- (7) Je reconnais vaguement certains itinéraires praguois ou, du moins, leur ébauche. J'imagine Kafka, dans ces rues, sur ces places, le long de la Vltava, et **j'y pense** comme à un personnage mythologique, qu'il m'eût été impossible d'approcher, alors que s'il n'était pas mort si jeune... (Frantext ; Mauriac, *Signes, rencontres et rendez-vous*, 1983)

Les grammaires avancent plusieurs hypothèses pour expliquer ces emplois. *Y* représenterait un complément animé lorsque celui-ci est simplement « l'objet des pensées » (Le Goffic 1993 : 353). Le renvoi à l'humain peut être effectivement combiné à une situation⁸ prédicative par rapport à laquelle est situé le référent en question (comme en (7)) ou comme dans l'exemple (4) où *mon homme Vincent* est relié à une odeur. C'est ainsi que Le Goffic explique de tels emplois.

Wagner et Pinchon (1962 : 186) évoquent cette possibilité dans des types de discours particuliers, « le dialogue » et « le style épistolaire » (cf. également Pinchon 1972). On peut se demander également si un

⁸ Cf. Lefeuve et Nicolas 2004, d'après Vendler 1957 : une situation correspond à un état, une activité, un accomplissement ou un achèvement.

contexte familier d'emploi favoriserait l'utilisation de *y* pour l'humain, comme dans cet exemple :

- (8) [...] Et ton Esther ... - Je sais. La femme c'est pas comme la chemise qu'on y change, mais elle, tout le temps **j'y pense**. Qu'est-ce que je peux moi ? - Et Esther qui t'a suivi partout... - Esther, c'est pas pareil, pas pareil du tout. Esther, c'est Esther qu'on en parle pas. (Frantext ; Sabatier, *David et Olivier*, 1985)

Wilmet (2003) voit dans ce type d'exemple la « diversité des rapports entre hommes et bêtes » (citant Pohl 1970). Il signale des exemples du « français populaire » lorsqu'*y* est concurrent de *lui* clitique :

- (9) Si l'un de vous monte aux cieux / moins que moi **j'y** paie des prunes (Brassens, ex. tiré de Wilmet 2003 : 289)

On peut enfin avancer des arguments morphosyntaxiques. Certains verbes excluent les pronoms personnels conjoints datifs (*lui*, *leur*) comme complément indirects (cf. Grevisse 1988, § 638, pour la liste des verbes concernés), et exigent donc des pronoms personnels à la forme disjointe précédée de la préposition *à*, par exemple *penser à eux*, *songer à eux*, *rêver à eux*, contrairement à *payer* en (9). C'est le cas des verbes pronominaux (par exemple *se fier à* ; *s'intéresser à*). Or le locuteur ne souhaite pas forcément recourir à la forme forte ; il peut préférer employer la forme conjointe *y* pour renvoyer à de l'humain, sans focalisation :

- (10) Vous vous intéressez à lui ? Je ne m'y intéresse pas. (Augier, Effrontés, ex. tiré de Grevisse 1988, § 653)

Cet emploi peut s'expliquer parce que le pronom conjoint objet indirect (*lui*) est exclu :

- (10a) *Je ne me lui intéresse pas.

Ce trait morphosyntaxique peut également expliquer cet exemple :

- (11) Tu sais, c'est ce livre que j'ai commencé l'été dernier à propos de mes parents. J'essaie de le continuer. - Mais... ils sont morts ! - Bien sûr, ils sont morts. Mais j'ai tout de même envie d'écrire sur eux parce que **j'y pense** toujours. Il médita la chose en silence, visage lisse et calme, puis il délivra posément son message d'une voix égale : - Bon. Il faudrait arrêter d'y penser maintenant. (Frantext ; Duperey, *Le Voile noir*, 1992)

En (11) le groupe prépositionnel *sur eux*, intégrant une forme forte, fait

référence à des humains. L'emploi exclusif de la forme forte saturerait les emplois de focalisation en préposition + forme disjointe :

- (11a) Mais j'ai tout de même envie d'écrire **sur eux** parce que **je pense toujours à eux**. Il médita la chose en silence, visage lisse et calme, puis il délivra posément son message d'une voix égale : – Bon. Il faudrait arrêter de **penser à eux** maintenant.

Ce serait le cas également de cet exemple modifié d'après celui donné dans Grevisse 1988, qui combine une forme forte à une forme faible (10) :

- (10b) Vous vous intéressez **à lui** ? Je ne m'intéresse pas **à lui**.

Signalons enfin que cet emploi de *y* se combinant à de l'humain a toujours existé, dans un exemple du XVII^e siècle en (12), qui établit pourtant un contraste entre *rien, toutes choses* et la personne en question (fille de Mme de Sévigné) :

- (12) Rien ne me peut distraire de penser à vous ; j'y rapporte toutes choses (Sévigné (Mme de), *Lettres*, ex. tiré de Grevisse 1988, § 653)

Fournier explique la continuité de cet usage en français moderne par « le déficit de clitique animé » que *y* et *en* viennent combler. (Fournier 1998 : 200).

Nous voyons qu'il est parfois difficile d'associer *y* uniquement à du non animé. Nous préférons voir dans ce pronom un « localisant »⁹ proche dans certains de ces emplois de pronoms relevant de la catégorie ontologique du non classifié, non classé ou de l'indifférenciation (cf. Lefevre 2006). Cette dernière catégorie n'établit pas de distinction entre humain et non humain. Comme l'explique Kleiber :

la première distinction référentielle cognitivement saillante n'est pas celle qui oppose les humains (ou animés) aux autres entités, – ce qui est pourtant une idée communément admise –, mais celle qui divise les entités en entités classifiées et entités non classifiées, entre, en somme, ce qui n'est que *chose* et ce qui est déjà plus qu'une chose en ce qu'elle a été reconnue comme faisant partie de telle ou telle classe, de telle ou telle catégorie. (Kleiber 1994 : 75)

En outre, les pronoms relevant de cette catégorie peuvent reprendre des unités prédicatives (cf. introduction). Le pronom adverbial *y* partage ainsi des propriétés avec les démonstratifs *ce, ça, cela, ceci* (Corblin 1987, Kleiber 1994) et le pronom *quoi* (Lefevre 2006). Dans plusieurs

⁹ Je remercie Franck Floricic pour l'échange à ce sujet. Je reste bien sûr seule responsable de ce qui est avancé dans le cadre de cet article.

exemples, *y* s'associe à ces pronoms qui peuvent se combiner à de l'humain et à des unités prédicatives, notamment avec *en* qui opère de façon comparable, reprenant un groupe prépositionnel en (13) et (14), ce dernier exemple étant un passage épistolaire du XVIIe siècle :

- (13) Cette nuit, j'ai rêvé de lui, c'était dingue. Ce type, je le connais pas. J'ai dû voir sa photo dans des journaux et j'ai surtout entendu parler du groupe. Et ce mec, j'**en** ai rêvé alors que j'**y** pense jamais. Mon imagination ne sait plus qui prendre qui puisse être digne de mes désirs. (Frantext Grimm ; *La Flambe*, 1987)
- (14) Ce qui est certain, ma bonne, et dont je crois que vous ne douterez pas, c'est que nous sommes bien loin d'oublier cette pauvre exilée¹⁰. Nous **en** parlons très souvent ; mais quoique j'**en** parle beaucoup, j'**y** pense encore mille fois davantage. (Sévigné (Mme de), *Lettres*; ex. tiré de Lefeuvre 2014)

Dans l'exemple suivant, le pronom *ça* qui véhicule le sémantisme de l'indifférencié est repris par *y* dans une dislocation :

- (15) bon ça m'est arrivé de me dire euh + que j'étais vraiment le spécimen heureusement que j'étais là pour que y ait un petit peu d'habitants du quartier + **ça** de temps en temps j'**y** pense ++ (CFPP, 07-06)

Le démonstratif anaphorise les unités *que j'étais vraiment le spécimen heureusement que j'étais là pour que y ait un petit peu d'habitants du quartier*. Cette plasticité d'emploi se perçoit également dans l'ambivalence référentielle que de tels pronoms véhiculent, en (16) pour *y*, entre l'humain (*ma femme*) et un objet non humain (*l'appartement*) :

- (16) Je vous résume l'histoire en quelques mots : Ce que ma femme a toujours le mieux aimé en moi, c'est mon appartement. Elle m'a quitté. Elle l'a gardé. Il y a quatre ans de cela. Voilà ! J'**y** **pense** encore souvent. A l'appartement. Pas à ma femme. Oh non ! Elle et moi, on s'était oubliés (Frantext ; Dorin, *Les jupes-culottes*, 1984)

Ici, la saillance du référent *ma femme* oriente le calcul de la référence sur *ma femme* qui est repris deux fois dans le pronom personnel sujet *elle*. Les ajouts *A l'appartement, Pas à ma femme* réorientent le calcul référentiel grâce à la plasticité référentielle de *y*.

Y peut, dans le segment *j'y pense*, renvoyer à du non animé, ciblant alors des référents particuliers, associés à une action.

¹⁰ Il s'agit de la fille de Mme de Sévigné, Mme de Grignan.

1.2. Un pronom renvoyant à du non animé (45 exemples)

Le non animé auquel renvoie *y* dans *j'y pense* correspond le plus souvent à des nominalisations, *saut* dans cet exemple :

- (17) Je tiens tellement à cette date, que je veux éviter que nous en changions. Jean Lacouture, hésitant, pour de valables raisons politiques. Je lui rappelle **notre saut** à Madrid, en des heures graves, Franco encore vivant : – **J'y pense** souvent. Mais je ne vous ai pas suivi au Cambodge. (Frantext ; Mauriac, *Le Temps accompli*, 1991)

ou bien à des éléments associés à une situation dynamique, comme ci-dessous le nom ruisseau inscrit dans l'action de l'écoulement :

- (18) Je dois prendre le temps d'écrire, même si l'eau que je veux rendre présente s'est depuis des années enfuie et si le ruisseau tandis que **j'y pense**, tandis que je l'imagine coulant nuit et jour à deux cent quatre-vingts kilomètres à l'ouest de ma table, se constitue d'une eau différente jamais vue, de même qu'il sera gros d'une onde encore nouvelle (Frantext ; Trassart, *Des cours d'eau peu considérables*, 1981).

Dans l'exemple (19) une petite tête charmante est lié à un gérondif qui dénote un événement :

- (19) Je laisse la clé sur la porte. Je vous aime tendrement, mon amour. Vous aviez une petite tête charmante, hier, en disant : « Ah, vous m'aviez regardée, vous m'aviez regardée » et quand **j'y pense** mon cœur se fend de tendresse. Au revoir petit Bon. (Frantext ; Sartre, *Lettres au castor et à quelques autres*, 1983)

Il peut y avoir des ambiguïtés dans la cible visée. Dans l'exemple suivant, la référence peut se stabiliser sur une unité prédicative (rentre dans le rang) ou un objet (le rang, issu d'une nominalisation) :

- (20) – Pense à l'Entreprise. Rentre dans le rang. **J'y pense, j'y pense**, au rang qu'occupe Francis, au rang que j'occupais quand je vantaux à mes collègues les mérites du développement, vers de nouveaux surgénérateurs, vers la fusion. C'est comme si ce Georges, cet ingénieur planté (Frantext ; Roulet (de), *L'Homme qui tombe*, 2015)

Le premier emploi de *j'y pense* cible l'unité prédicative, alors que le deuxième, grâce à la présence de la dislocation de *au rang qu'occupe Francis*, renvoie à *rang*.

Voyons à présent le renvoi du pronom adverbial *y* à des unités prédicatives, dans le segment *j'y pense*.

1.3. Un pronom renvoyant à des unités prédicatives (237 exemples)

Ce cas de figure correspond à la grande majorité des exemples, comme en (1). L'anaphore peut ne pas reprendre la situation telle qu'elle est dénotée dans l'unité prédicative antécédent :

- (21) A mon tour, je le traitai en fils qui s'attarderait dans l'adolescence : « Et toi, tu ne t'es toujours pas remarié ? Tu te décides ? – J'y pense, **j'y pense**, me dit-il en me tendant un verre. (Frantext ; Pontalis, *Loin*, 1980)

En (21) la reprise s'établit en relation avec le verbe *se remariar* dans une anaphore lexicale (cf. Riegel *et al.* 2009 : 1031)¹¹ : elle diffère de *tu n'es toujours pas marié*. Le segment *j'y pense* n'est pas équivalent ici à :

- (21a) Je pense au fait que je ne suis toujours pas marié

Le contenu notionnel est maintenu mais avec un autre référent :

- (21b) Je pense à me remariar.

L'anaphore ne concerne pas habituellement les verbes énonciatifs ni les verbes modaux (*il me semble en* (22)) mais ce qui est dit dans la subordonnée complétive, qui constitue généralement un objet plus saillant :

- (22) J'aurai les résultats en juin, en juillet ; quatre mois d'attente sans rien avoir à faire ; il me semble que je ne suis pas prêt à réécrire, **j'y pense** parfois mais je m'**en** empêche ; je lis beaucoup (Ungar, Bataille, Doderer...) ; je devrais voyager. (Frantext ; Guibert, *Le Mausolée des amants : Journal 1976-1991*, 2001)

En (23) c'est le complément direct de *supporterais* qui est visé par la référence (*mes yeux finissent dans la bouche d'un autre*) :

- (23) Je me demande s'ils mâchaient le cristallin. Je ne supporterais pas que mes yeux finissent dans la bouche d'un autre. **J'y pense** parce que mes paupières ont commencé à se dessouder. Je vais bientôt pouvoir ouvrir les yeux. Inutile de me réjouir : il ne se passera rien de mirobolant. J'ai les yeux pleins d'une

¹¹ Pour cet article, notre approche de l'anaphore se situe dans la « localisation du référent dans le contexte précédent » qui « présente le texte comme élément central de la définition de l'anaphore et établit une relation structurelle, pas forcément coréférentielle, entre antécédent et anaphorique » (Perdicoyanni-Paléologou 2001 : 55).

substance gélatineuse transparente. (Frantext ; Weyergans, *La Vie d'un bébé*, 1986)

Lorsqu'il épouse une valeur diaphorique, *j'y pense* fonctionne comme un parenthétique (cf. Avanzi & Glikman 2009 ; Bolly 2009) :

- (24) on se battait toujours et toujours c'est moi qui gagnais, toujours, parce que je suis plus fort, parce que j'étais plus costaud que lui, peut-être, je ne sais pas, ou parce que celui-là, et c'est sûrement plus juste (**j'y pense** juste à l'instant, ça me vient en tête) parce que celui-là se laissait battre, perdait en faisant exprès et se donnait le beau rôle, je ne sais pas, aujourd'hui cela m'est bien égal. (Frantext ; Lagarce, *Juste la fin du monde*, 2000)

En (24), il apparaît dans une parenthèse et renvoie au début de l'unité *parce que celui-là* reprise dans *parce que celui-là se laissait battre*. D'autres segments de cet énoncé prennent une valeur résomptive (*c'est sûrement plus juste, ça me vient en tête*). C'est le cas également de l'exemple (25) où *j'y pense* s'associe à *problème* qu'on peut analyser comme un nom général, « sous-spécifié » (cf. Roze *et al.* 2014) appelé à jouer un rôle dans l'organisation discursive en introduisant l'unité prédicative après le deux-points :

- (25) II. estoiles ; sa face ensuit la biauté dou matinet... Un problème apparaît cependant, **j'y pense** au moment de poser cette comparaison : le portrait d'Iseut, qu'il soit de Brunet Latin lui-même ou de Tristan (« autresi fist Tristans quand il devisa la biauté dame Yseude »), est une « démonstration » (Frantext ; Roubaud, *Le Grand Incendie de Londres : récit, avec incises et bifurcations*, 1989)

Dans le segment *j'y pense*, c'est l'emploi résomptif de *y* qui est majoritaire, comme le montre le tableau suivant pour le corpus Contemporain de Frantext :

Référents	Humain	Objet	Unités prédicatives
Chiffrages	23	45	237
Total	305		

Tableau 1 : Emplois référentiels de *y* dans le segment *j'y pense*

Une des raisons qui peut expliquer ces chiffres est que le segment *j'y pense* survient dans des configurations récurrentes, s'apparentant à des schémas, avec des valeurs qui émergent en discours. Plus de la moitié des exemples dans lesquels *j'y pense* renvoie à une unité

prédicative (139 sur 237) ressortent de cet emploi. Un premier type de schéma s'établit au sein d'une unité prédicative subordonnée.

2. *J'y pense* au sein d'une unité prédicative subordonnée

Le segment *j'y pense* se trouve régulièrement inscrit dans une unité prédicative marquée par un certain figement, comme nous verrons, ainsi que par la temporalité, pour indiquer le rapport temporel entre la pensée à une situation prédicative et sa réalisation, ce qui produit différents effets en discours.

2.1. *Quand j'y pense* (66 exemples)

Nous reconnaitrons à *quand* une valeur temporelle¹² et le traiterons comme un mot en *qu-* dont le parcours peut être stabilisé par la présence d'une unité prédicative autonome ou phrase (cf. par exemple Le Goffic 2007). Le segment *quand j'y pense* prend le plus souvent une valeur anaphorique :

- (26) Je m'efforçais de me rapprocher des petites lanternes de la gare mais chaque fois je me trouvais au bord même d'une eau profonde, d'un courant très rapide qui ne faisait pas le moindre bruit. J'avais dû remonter trop loin dans l'amont, mais comment faire pour revenir sur mes pas ? Je n'avais pas peur ; pas tout à fait. Maintenant, j'ai peur **quand j'y pense**. J'écarquillais les yeux. À force de les écarquiller, les points lumineux de la gare se mirent à danser. J'essayais de fixer mon regard ; c'était impossible ; comment faire ? (Frantext ; Giono, *Dragoon*, 1982)

Il peut prendre aussi une valeur cataphorique (7 exemples) ; il se positionne généralement alors devant l'unité prédicative reprise, dans le même ensemble phrastique :

- (27) Ça se passait plutôt bien notre petite affaire. J'avoue que je n'y croyais pas trop mais j'avais tort... Quand des filles veulent que quelque chose se passe bien, ça se passe bien. Ce n'est pas plus compliqué que ça. **Quand j'y pense** maintenant, je me rends compte à quel point l'arrivée de Myriam a été importante pour Fanny. Elle, c'est tout le contraire de sa sœur, elle est romantique et fidèle. Et sensible. Elle tombe toujours amoureuse d'un mec (Frantext ; Gavalda, *Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part*, 1999)

Mais il n'existe pas de correspondance stricte entre la position et la valeur, anaphorique ou cataphorique, qui se dégage. En (28), par

¹² Cette valeur sémantique fait partie des traits essentiels de la proforme *quand* ; cf. Benzitoun 2008.

exemple, la temporelle en première position renvoie à un événement décrit dans le contexte antérieur :

- (28) Il me fut même offert la vérité sur ce qui s'était passé le matin de la mort de mes parents. **Quand j'y pense**, c'est vraiment extraordinaire et je ne connais pas d'auteur dont la vision d'un événement capital dans sa vie ait été radicalement transformée grâce à ses lecteurs ! (Frantext ; Duperey, *Je vous écris*, 1993)

Inversement, en (29), la temporelle en postposition renvoie à l'événement décrit par la suite :

- (29) C'est elle qui a décidé de me rejoindre en Amérique et puis cette chair en train de se putréfier à travers la vitre de la morgue quai de la Rapée. C'est quand même extraordinaire, quand **j'y pense**. Toutes les femmes que j'ai aimées sont mortes avant moi. Je les ai enterrées toutes. Invraisemblable. (Frantext ; Doubrovsky, *Un homme de passage*, 2011)

Ce qui ressort de ces exemples, c'est qu'y fait référence à un événement et la pensée de celui-ci provoque une réaction chez le locuteur. Le segment *j'y pense* fait coïncider l'énonciation d'une situation à la pensée de cette situation, ce qui produit généralement de l'émotion. On a ainsi trois éléments, qui peuvent être placés dans des ordres différents :

- i) l'unité prédicative objet de l'anaphore ou de la cataphore (*Toutes les femmes que j'ai aimées sont mortes avant moi* en (29)) ;
- ii) *quand j'y pense* ;
- iii) l'unité prédicative qui dénote l'émotion créée (*C'est quand même extraordinaire* en (29)).

Cette émotion se traduit diversement, par des structures phrastiques (*c'est extraordinaire* (28, 29), *j'ai peur* (26)) ou bien par la présence de la modalité exclamative sur l'unité prédicative autonome (signifiée par *à quel point* en (27) et *quelle* en (30)) :

- (30) Montse, après avoir franchi la porte à tambour en s'y prenant à trois fois (quelle paysanne j'étais, **quand j'y pense** !) reste bouche bée devant le luxe qu'elle y découvre : les lustres à pampilles de luxe, les grands miroirs de luxe à cadre doré, les tables en bois de luxe sculptées de feuillages, et la vaisselle de luxe en porcelaine blanche (Frantext ; Salvayre, *Pas pleurer*, 2014)

Parfois, *quand j'y pense* s'associe à *maintenant*, ce qui permet de préciser l'intervalle temporel :

- (31) Changer, toujours changer de gens, de maison, je n'aimais pas. Je me souviens des mots qui passaient dans ma tête : « Pourvu

que ce soit ma dernière place ! » **Quand j'y pense** maintenant. Je ne sais pas si c'est Dieu ou diable, mais, bon sang, on m'a entendue ! (Frantext ; Chaix, *Juliette, chemin des Cerisiers*, 1985)

Plutôt que le subordonnant *quand*, nous pouvons trouver *lorsque*, dans deux exemples attestés :

- (32) Jacky va dîner, une des premières, pour ne pas avoir à faire la queue, puis elle prend un bain. Toute seule, bien entendu, porte close, et non pas à trois ou quatre parfois dans la même baignoire. Ce qui est drôle **lorsque j'y pense**, c'est que c'est justement Jacky qui a été choisie par les cinéastes qui ont tourné un film sur la caserne, pour y « jouer » la scène du bain. (Frantext ; Torrès, *Une Française libre : journal 1939-1945*, 2000)

Le segment *quand j'y pense* dans cet emploi connaît un certain figement (cf. Gross 1996) : si *quand on y pense* existe, *quand nous y pensons* est difficile (aucun exemple sur Frantext pour la période envisagée) :

- (28a) ?Montse, après avoir franchi la porte à tambour en s'y prenant à trois fois (quelles paysannes nous étions, **quand nous y pensons** !) reste bouche bée devant le luxe qu'elle y découvre

En outre, il est parfois difficile de retrouver le sens exact de la reprise. Ainsi, en (31) : est-ce *je n'aimais pas [changer]* qui est repris ou bien juste *changer, toujours changer de gens, de maisons*, ou bien *on m'a entendue* ou le souvenir évoqué dans la phrase précédente ? Cela semble être le souhait évoqué dans la phrase précédente, comme le confirme la dernière phrase, *bon sang, on m'a entendue !*, qui dénote l'émotion née de l'articulation entre l'action et sa pensée.

En raison de la présence de ce figement, ces segments peuvent s'analyser comme des unités phraséologiques (cf. Dostie & Tutin 2019).

Les deux segments analysés dans les sections suivantes apparaissent également dans des subordonnées temporelles, cette fois amorcées par une locution conjonctive.

2.2. Maintenant que j'y pense (6 exemples) et pendant que j'y pense (13 exemples)

Maintenant que j'y pense permet de pointer une adéquation entre le moment de la pensée à un fait et son énonciation, dans un emploi anaphorique (répertorié non dans le corpus Frantext, mais dans un corpus oral) :

- (33) spk2 : donc euh [pause] et puis parce que [pause] il est jamais trop tard pour se mobiliser si jamais [mm] on touche à quelque

chose [pause] [rire] qu'on pense qu'il faudrait pas qu'on y touche [rire] [pause] donc y a c'est en parlant de changements c'est vrai que [pause] y a eu quand même pas mal de nouveaux immeubles construits **maintenant que** [spk1 : ah] **j'y pense** + [spk1 : mm] y avait un grand garage Citroën et un grand garage Peugeot +++ qui ont été + détruits et sur lequel ils ont fait des immeubles modernes (CFPP, 13-01)

Le repère temporel donné par *maintenant*, qui renvoie au moment même de l'énonciation, oriente ce segment vers un emploi cataphorique, en délimitant une rupture avec la temporalité qui précède l'énonciation :

- (34) Mon fute boueux tourne dans la machine à tambour. « Un ou deux sucres Titi ? » « Trois. » Mimi et Titi. C'est choucard, non ? En plus **maintenant que j'y pense**, c'est le jour du thermostat. J'ai comme l'idée que le vieux y va pas avoir besoin de se déranger. (Frantext ; Bianciotti, *Le Pas si lent de l'amour*, 1995)

L'emploi est diaphorique, lorsque *maintenant que j'y pense* se trouve inséré dans l'unité prédicative à laquelle il renvoie, ce qui permet d'apporter une focalisation sur le segment qui suit :

- (35) Y eut-il de véritable attachement à ma mère ? La lecture, au séminaire, vers ma seizième année, des Cahiers de Malte Laurids Brigge, a dû, **maintenant que j'y pense**, jeter une première lueur sur mon isolement secret, ma froideur, un aperçu pour ainsi dire stimulant (Frantext ; Bianciotti, *Le Pas si lent de l'amour*, 1995)

L'unité prédicative, objet de la reprise, s'accompagne généralement d'une modalisation, *c'est vrai, en plus, a dû : maintenant que j'y pense* s'accompagne d'une prise de conscience par rapport à un événement et propose un point de vue sur cet événement.

Le segment *pendant que j'y pense*, quant à lui, dénote une simultanéité entre la pensée et l'énonciation du fait décrit, la pensée à telle situation étant circonscrite à la portion de temps dénotée par *pendant* :

- (36) Il se remit à descendre l'escalier, puis s'arrêtant de nouveau, se tourna vers le vieillard. Un sourire sarcastique tordait ses lèvres : - Ah oui ! **pendant que j'y pense** : ma femme vous remercie pour la photo. Au risque de vous décevoir, le divorce n'aura pas lieu. (Frantext ; Beauchemin, *Le Matou*, 1981)

Il se trouve le plus souvent également en emploi cataphorique : en (36), le deux-points oriente la portée du pronom adverbial vers l'unité de droite. Ce faisant, *pendant que j'y pense* ouvre le discours sur une nouvelle thématique dans la conversation. Ce segment peut

même être suivi d'une unité prédicative non assertée mais dotée de la modalité interrogative :

- (37) – Madame Borgès, vous n'auriez pas vu ma montre, par hasard ?
 – Euh, elle ne serait pas sur la table de la cuisine ? – Ah ?
 Oui, merci. – Pendant que **j'y pense**, quand vous passerez à la supérette, pourriez-vous reprendre de l'eau distillée pour le fer ?
 – Euh ... Bien sûr, vous me le marquerez, pour que je n'oublie pas ? (Frantext ; Winckler, *La maladie de Sachs*, 1998)

ou injonctive :

- (38) J'irai au Q.G., après les fêtes du nouvel an et je demanderai tous les renseignements. Pendant que **j'y pense**, mon bon petit, n'oubliez pas les capsules d'encre et envoyez-moi avec les livres, le plus tôt possible, deux carnets, plus gros que les derniers (de la taille de ceux que je vous ai donnés) mais réglés. (Frantext ; Sartre, *Lettres au castor et à quelques autres*, 1981)

On voit que dans ces deux derniers exemples, aucun lien n'existe entre l'unité prédicative suivant *pendant que j'y pense* et les unités précédentes. La discontinuité s'explique par le jaillissement d'une pensée, présentée comme impromptue. Ce type d'exemple se trouve à l'oral spontané :

- (39) C : doudou tu sais le petit (.) le mec de doudoune (.) enfin ça paraît évident (1.5) ah (0.7) **pendant que j'y pense**
 M : qu'est-ce que tu voulais nous dire-me dire tout à l'heure déjà au téléphone
 C : euh ouais (.) **est-ce que vous pourriez demain demander éventuellement si mes carnets de chèques sont arrivés** (0.6)
 (Corpus CLAPI, Conversations familiales – visites, Clodif Q4)

Un figement (cf. Gross 1996) de ces unités se perçoit dans la difficulté à modifier leur chaîne syntagmatique, que ce soit le changement d'un mot ou bien l'insertion d'un lexème :

- (36a) ? - Ah oui ! **pendant que nous y pensons** : ma femme vous remercie pour la photo.
 (36b) ? - Ah oui ! **pendant que je pense à ce que je veux vous dire** : ma femme vous remercie pour la photo.

Lorsqu'elles comportent un autre constituant, le figement ne se perçoit plus aussi nettement :

- (40) Je vous le dis pour que vous compreniez bien mon histoire. L'année dernière, j'ai rencontré une femme et j'ai commis l'imprudence de lui faire la cour. Elle avait les yeux jolis

et une petite voix douce. Maintenant que **j'y pense dans la nuit**, je crois que c'est sa voix qui me fait perdre la tête. Je ne pouvais plus me passer d'entendre cette voix -là, si douce et qui chantait... (Frantext ; Aymé, *Nouvelles complètes*, 2002)

Plutôt qu'une subordonnée temporelle, on peut trouver la subordonnée conditionnelle *si j'y pense*.

2.3. *Si j'y pense* (10 exemples)

Cette conditionnelle prend, dans le segment *j'y pense*, une valeur proche de la temporelle en *quand*, avec une émotion décrite par rapport à l'adéquation entre la pensée et un fait, mais cette fois envisagée sous un angle hypothétique :

- (41) ce que je suis donc déjà en puissance, cette chair couchée, avalée par la terre qui va la mâcher, la digérer, cette chose qui n'a plus sur elle-même aucun droit et qu'on s'apprête à délaissier... Mais, à aucun moment, **si j'y pense**, le corps de Pauline ne nous avait fait horreur (ni dans l'avant ni dans l'après de l'agonie). Si je regarde les toutes dernières photos, elles ne me frappent pas de stupeur. La mort n'a ni sanctifié ni souillé son corps. (Frantext ; Forest, *Toute la nuit*, 1999)

L'assertion de l'unité prédicative à laquelle renvoie le pronom adverbial – à *aucun moment le corps de Pauline ne nous avait fait horreur* en (41) – est envisagée dans le cadre de la pensée s'y rapportant (cf. Caron 1984). La présence de *si j'y pense* va de pair avec un travail d'introspection, ce qui implique comme ici une prise de conscience par rapport à un fait survenu, avec les nuances propres à la pensée : ici la conjonction *mais* permet de décliner une inférence possible à la phrase antérieure (*cette chair couchée pourrait nous faire horreur*). Un effet de focalisation peut apparaître comme dans cet exemple.

Une autre valeur qui se dégage est celle d'un détachement devant une action à faire, ce qui amoindrit la nécessité de l'accomplir, ici en emploi anaphorique :

- (42) Et troisièmement, tout ce que je dis de la situation esthétique des écrivains français contemporains – puisque c'est en gros ce dont je vais parler – doit être rattaché à quelque chose dont je ne parlerai pas parce que je ne sais pas en parler, qui est la situation sociale et économique des écrivains, une situation plus globale, leur statut dans la société française contemporaine. J'en dirai seulement un mot à la fin, **si j'y pense**. Bien. Voilà. (Frantext ; Pérec, *Entretiens et conférences I [1965-1978]*, 2003)

Cette construction partage également le figement reconnu

pour les autres structures, comme le montre cette dernière valeur discursive régulière prise dans le discours. Ce détachement peut être rendu visible par l'introduction de marques graphiques, telles que des parenthèses sur une unité prédicative dénotant une information jugée non essentielle et des tirets sur l'unité résomptive *si j'y pense* :

- (43) avec des mots et des phrases, je ne peux représenter ni ce que j'ai devant les yeux, ni ce qui se cache dans ma tête, ou dans mon sexe. (Laissons de côté pour l'instant les images du cinéma, je montrerai plus loin - **si j'y pense** - qu'elles posent à peu près les mêmes problèmes, contrairement à ce qu'on croit). (Frantext ; Robbe-Grillet, *Le miroir qui revient*, 1984)

Signalons également, pour ces unités résomptives marquées par un semi-figement (et ressortant de structures phraséologiques), la récurrence des emplois cataphoriques, ce qui peut mettre en avant leur rôle organisationnel, dévolu à introduire de nouvelles unités prédicatives. C'est le cas également des deux constructions suivantes, dépourvues de subordonnant et au sein desquelles le pronom adverbial *y* est cataphorique.

3. *J'y pense* dans des configurations à deux unités prédicatives

Dans une première configuration, l'unité prédicative *j'y pense* est corrélée à une autre unité prédicative à l'aide de corrélatifs. La deuxième configuration réunit le schéma *j'y pense* + unité prédicative sans marque de corrélation.

3.1. La structure corrélatif (19 exemples)

Cette structure s'appuie sur l'adverbe corrélatif *plus* :

- (44) Il jette un coup d'œil à l'horloge du tableau de bord : 13 h 36.
– Enfin, les prochaines vacances arrivent dans deux mois, ce sera vite passé. Claudine agite la tête de droite à gauche, en plissant les lèvres. – **Plus j'y pense, plus** je me dis qu'on aurait dû lui acheter l'avenue Marceau, à l'époque. – Nous n'avions pas les moyens. – On aurait emprunté. (Frantext ; Matthieu, *Le Triomphe de Thomas Zins*, 2018)

Elle a été étudiée dans Savelli 1993 dans un cadre macro-syntaxique et au « niveau intra-clausal » dans Béguelin 2010. Nous y verrons deux unités prédicatives reliées par une seule modalité d'énonciation, l'ensemble formant une unité autonome à deux prédicats corrélés.

La deuxième unité prédicative se trouve habituellement enrichie d'une modalisation subjective, un verbe réflexif de discours rapporté

(*je me dis* (44)), un verbe modal (*aurait dû* (44)), un verbe d'opinion (*je me doute* (45)), ce qui permet d'appréhender la position du locuteur :

- (45) L'avocate d'Alix, je n'y crois pas trop. Je n'ai pas oublié les tueurs du train. **Plus j'y pense**, plus je me doute que ces civils étaient de drôles de civils, et qu'en tant que civils, ils doivent la serrer de près, l'avocate, écouter son téléphone, ouvrir son courrier. Des civils bien près de la raison d'état. (Frantext ; Pouy, *La Clef des mensonges*, 1988)

Il existe ainsi une tension entre la structure corrélatrice chargée d'appuyer la validation de l'objet de pensée et les marqueurs de modalisation qui présentent un point de vue personnel. Comme dans les cas de figure précédents, des tests indiquent qu'un figement s'opère avec *j'y pense*. Si on modifie la structure, le verbe *pense* notamment, la valeur cataphorique s'estompe au profit d'une valeur anaphorique, ce qui peut produire un effet de sens peu clair. Ici, par exemple, *y* pourrait aussi bien renvoyer aux *tueurs du train* :

- (45a) Je n'ai pas oublié les tueurs du train. Plus **j'y réfléchis**, plus je me doute que ces civils étaient de drôles de civils.

Pour avoir un sens nettement cataphorique, il faudrait employer le verbe *réfléchis* sans son complément actanciel :

- (45b) Plus **je réfléchis**, plus je me doute que ces civils étaient de drôles de civils.

Voyons ce qu'il en est avec la structure dépourvue de marques de corrélation.

3.2. La configuration « *j'y pense* + unité prédicative » (25 exemples)

Cette structure rassemble, dans une portée cataphorique, l'unité prédicative résomptive *j'y pense* avec une autre unité prédicative à l'aide d'un deux-points :

- (46) Je ne les regarde jamais, je ne les soutiens pas du regard. Son père en a une cinquième dans son portefeuille, parmi d'autres de ses autres enfants, de sa mère, de son amie, et de moi peut-être encore. **J'y pense** très souvent : il y a un homme dans le monde (il ne doit pas y en avoir beaucoup) qui se promène avec sur le cœur une photo d'enfant mort. (Frantext ; Laurens, *Cet absent-là*, 2004)

Le début de cette configuration peut être signalée par la présence de *mais* (13 exemples, soit la moitié de cet ensemble) qui, en tant

qu'« inverseur d'orientation argumentative » (Riegel *et al.* 2009 : 882), permet de signaler un fait nouveau, auquel le locuteur n'avait pas encore pensé jusque-là, d'où la présence en (47) du juron *sacrebleu* :

- (47) Tout ce qu'elle trouva de suspect, jeté près d'un hangar, fut un petit flacon plein d'un liquide brunâtre qu'elle ne put identifier.
- C'est de l'infusion de valériane, fit Picquot après l'avoir humé.
Mais... sacrebleu ! **j'y pense** : c'est avec de la valériane que les filous attireraient les chats à Paris, avant de les débiter, puis de les vendre aux restaurants pour du lapin. Aucun doute là-dessus : ce chat vient d'être victime d'un guet-apens. (Frantext ; Beauchemin, *Le Matou*, 1981)

Parfois un lien ténu existe entre l'unité précédente et celle initiée par *j'y pense*, comme *la valériane* en (47), ou bien ici la mention d'un repas :

- (6) Je préfère manger seule ce soir. Elle jeta un regard à la ronde :
- **Mais** j'y pense... vous étiez en train de souper ? Eh bien, qu'attendez-vous ? Retournez vite à la salle à manger, vos plats refroidissent. (Frantext ; Beauchemin, *Le Matou*, 1981)

L'unité résomptive *j'y pense* peut connaître un certain figement, comme le montre l'impossibilité de modifier la modalité d'énonciation (aucun exemple dans notre configuration de cette possibilité dans Frantext) :

- (6a) ? Mais est-ce que j'y pense ?... vous étiez en train de souper ?
Eh bien, qu'attendez-vous ?

L'ajout de la négation oriente *y* vers un emploi anaphorique, ce qui ici rendrait bizarre l'énoncé :

- (6b) ? je n'y pense pas... vous étiez en train de souper ? Eh bien, qu'attendez-vous ?

Un déplacement de *j'y pense*, qui se trouve antéposé par rapport à l'unité reprise, semble moins naturel :

- (6c) ? Mais vous étiez en train de souper j'y pense ?

La valeur compositionnelle de *j'y pense* est alors renforcée, ce qui parfois produit un sens inattendu, en renforçant l'action de la pensée. Nous n'avons pas relevé d'exemples de ce type dans le corpus examiné ; c'est *je pense* qui s'impose dans cette position en tant que « verbe de rection faible » (Blanche-Benveniste 1989), parce qu'il revêt un sens beaucoup plus ténu :

- (6d) Mais vous étiez en train de souper je pense ?

Antéposé, *j'y pense* fonctionne comme un préfixe (Blanche-Benveniste 1997) et se situe « hors du domaine d'incidence modale » (Sabio 1995). On pourrait y voir également un segment introduisant une « attente », « déclenché par l'énonciation de clauses qui se présentent comme syntaxiquement "complètes", mais qui, en fonction du contexte informationnel dans lequel elles sont actualisées laissent fortement présager l'arrivée d'une suite dotée d'un certain contenu sémantique » (Béguelin et Corminboeuf 2016 : 6-7). Le lien sémantique, dû à la résomptivité de *y*, et discursif par ce rôle préfixal, nous conduit à voir, dans l'assemblage de ces deux unités, une « période discursive » (cf. Lefeuve 2017 avec *une chose est sûre* et Lefeuve 2019 avec *c'est vrai*), ce que nous schématiserons de la façon suivante :

$$P_i = UR + UP$$

avec P_i pour période discursive, UR pour unité résomptive et UP pour unité prédicative.

Cela vaut pour le cas général. L'unité prédicative introduite peut elle-même être tronquée sur le plan syntaxique, ici avec une conditionnelle proposant une suggestion :

- (48) On s'assied ? fait Armoire. Et nous voilà tous trois assis en cercle autour d'une caisse fermée sur laquelle Asperge a posé la bouteille. - **J'y pense**, dit Asperge, si on jouait à « l'avant-dernier-qui-boit » ? - A quoi ? demande Armoire. C'est bien plus tard que j'ai compris combien leur petit numéro était au point. Salauds. (Frantext ; Benoziglio, *Cabinet portrait*, 1980)

Cette unité prédicative peut être averbale :

- (49) Victoire, savez-vous ce que dit mon oncle Henri, celui que vous aimez tant et qui vous le rend bien ? Elle s'était étendue devant le feu, apaisée. Une autre idée la traversa (le coq-à-l'âne était signe, chez elle, d'euphorie) : - **J'y pense**, encore un, l'oncle Henri, qui m'aime. Enfin : qui m'a aimée. Le premier ! C'était l'été après la crise de 29. (Frantext ; Poirot-Delpech, *L'Été 36*, 1984)

L'unité prédicative à laquelle renvoie *j'y pense* est parfois bornée sur la droite, par un segment parenthétique (*tu crois*) en (50) :

- (50) J'ai l'impression que je ne t'ai jamais connue, et ce n'est pas triste. Parce qu'il reste l'évidence du contraire. L'amour tient dans cette évidence. Quand on se souvient de détails, on n'est pas loin du chipotage conjugal ! **J'y pense** : nous serons un jour de vieux époux, **tu crois** ?..., qui se disent "tu l'as déjà dit" en tapotant le drap d'un doigt noueux, et à qui ce reproche tient lieu de caresse ?... » (Frantext ; Poirot-Delpech, *L'Été 36*, 1984)

La période peut connaître un emplacement discursif distinct, comme ici dans une parenthèse :

- (51) Malgré mes vingt-sept ans, je me faisais l'effet d'un barbon. Légères éraflures que tout cela, j'en convenais, et qui me laissaient aussi bien souriant que navré. (**J'y pense** : je n'ai cessé, tout le temps d'Alix, de passer, en moi-même, du rire aux larmes.) Puis survenait un incident qui, ni plus ni moins « grave », avait pouvoir, littéralement, de me jeter hors de moi. (Frantext ; Pontalis, *Loin*, 1980)

J'y pense peut reprendre plus d'épaisseur lorsque d'autres constituants défigent le schéma relevé, ici avec un circonstant (*tout à coup*) :

- (52) Ils croiront bien, à Urql, que j'ai rencontré à Venise un... Dis donc, **j'y pense** tout à coup, Venise, la ville de marbre et d'eau, la ville à ne pas croire, toute rouge avec ses canaux, elle existe bien, au moins ? - Le monde existe, lui dis-je. Et Venise aussi. (Frantext ; Ormesson (d'), *La Douane de mer*, 1993)

Le plus souvent, *j'y pense* se trouve dans des dialogues. Il peut se combiner avec des marqueurs de l'oralité, comme le marqueur discursif *dis donc* en (52), ou *tiens* :

- (53) la Nature aurait très bien pu procéder ainsi, qu'est -ce qui l'en empêchait, je vous le demande ? Ou Dieu, au lieu de créer bêtement Adam et Eve et de la faire naître d'une côte d'Adam en plus. **Tiens, j'y pense**, il ne devait pas être trop partisan de votre sacrée différence des sexes. Pas de sexe du tout et nous serions toujours au Paradis. (Frantext ; Pontalis, *L'enfant des Limbres*, 1998)

ou encore *sacribleu* (exemple (47)), *au fait* :

- (54) Nous rebalbutiâmes, entendîmes : - Je vous le dirai tout à l'heure. Elle désirait être raccompagnée chez elle, l'obscurité étant dangereuse pour une passante solitaire. Une fois dehors, elle nous prit le bras : - **Au fait, j'y pense** : ma sœur et ma mère couchent chez moi ce soir. On ferait mieux d'aller chez vous. (Frantext ; Schreiber, *Un silence d'environ une demi-heure*, 1960)

Au fait permet de focaliser l'attention sur un nouvel élément ; *j'y pense* prend son relai en présentant ce nouvel élément comme objet de la pensée.

Le tableau suivant résume les emplois de *j'y pense* lorsqu'il apparaît dans des structures résomptives schématiques. Nous avons comptabilisé 139 exemples sur 237 emplois résomptifs, à partir du corpus contemporain Frantext réunissant 305 occurrences de *j'y pense* :

Types d'unités prédicatives récurrentes	<i>Quand j'y pense</i>	<i>Maintenant que j'y pense</i>	<i>Pendant que j'y pense</i>	<i>Si j'y pense</i>	<i>Plus j'y pense</i>	<i>J'y pense : UP</i>
Chiffrages	66	6	13	10	19	25
Total	139					

Tableau 2 : Répartition des emplois de *j'y pense* figurant dans des structures schématiques

Conclusion

Nous avons pu montrer dans cet article que le pronom adverbial *y* est un localisant dont le sémantisme croise celui des pronoms de l'indifférencié (*ce, cela, ça, quoi* notamment) lorsqu'il figure dans le segment *j'y pense*. Il peut alors se combiner avec un humain, un non animé ou une unité prédicative. C'est ce dernier emploi qui est le plus massif dans le Corpus contemporain de Frantext. Le segment *j'y pense* se trouve régulièrement employé au sein d'unités marquées par un certain degré de figement, et qui pourraient être analysées dans le cadre des unités phraséologiques. Ces unités résomptives schématiques déploient des valeurs discursives particulières. Elles correspondent à des sous-phrases temporelles telles que *quand j'y pense, maintenant que j'y pense, pendant que j'y pense*, et indiquent une articulation, entre la pensée et l'énonciation, sur une situation. Nous avons noté également la présence de la corrélatrice *plus j'y pense* chargée d'appuyer la validation de l'objet de pensée présenté. Enfin *j'y pense* peut figurer dans période discursive du type « (*mais*) *j'y pense* : unité prédicative » qui acquiert dans le discours une valeur particulière, généralement un changement de thématique. En emploi cataphorique, ces unités résomptives schématiques jouent un rôle organisationnel, dévolu à la présentation d'un nouvel objet de discours. Les valeurs discursives qui se dégagent peuvent faire penser à des « routines discursives » mises en place par certains « patrons syntaxiques » (Née *et al.* 2014). Il serait intéressant de voir comment, en prenant un angle diachronique, *j'y pense* a pu développer des emplois figés.

Références bibliographiques

- Avanzi, M., Glikman, J. (éds) (2009), *Entre rection et incidence : des constructions verbales atypiques ?*, Linx, 61.
- Béguelin, M.-J. (2010), « Noyaux prédicatifs juxtaposés », in Béguelin, M.-J., Avanzi, M., Corminboeuf, G. (éds), *La parataxe : entre dépendance et intégration*, tome 1, Peter Lang, Berne, p. 3-33.
- Béguelin, M.-J., Corminboeuf, G. (2016), « Phénomènes d'attente et de projection : présentation », in Béguelin, M.-J., Corminboeuf, G. (éds), *Langue française*, 192 (*Phénomènes d'attente et de projection*), p. 4-14.
- Benzitoun, C. (2008), « Qui est *quand* ? Essai d'analyse catégorielle », *Langue*

- française, 158, p. 129-143.
- Blanche-Benveniste, C. (1989), « Constructions verbales 'en incise' et rection faible des verbes », *Recherches sur le français parlé*, 9, p. 53-73.
- Blanche-Benveniste, C. (1997), *Approches de la langue parlée en français*, Ophrys, Paris.
- Bolly, C. (2009), « Constructionnalisation et structure informationnelle. Quand la grammaticalisation ne suffit pas pour expliquer *tu vois* », *Linx*, 61 ; URL : <http://linx.revues.org/1342>, DOI : 10.4000/linx.1342.
- Branca-Rosoff, S., Fleury, S., Lefevre, F., Pirès, M. (2012), *Discours sur la ville. Corpus de Français Parlé Parisien des années 2000 – CFPP2000* ; en ligne : <http://cfpp2000.univ-paris3.fr/>
- Caron, J. (1984), « Les opérateurs discursifs comme instructions de traitement », *Verbum*, 7, p. 149-164.
- Corblin, F. (1987), *Indéfini, défini et démonstratif. Constructions linguistiques de la référence*, Droz, Genève.
- Dostie, G., Tutin, A. (2019), « La phrase préfabriquée dans le paysage phraséologique. Introduction », *Cahiers de lexicologie*, 114/1, p. 11-25.
- Fournier, N. (1998), *Grammaire du français classique*, Belin sup, Paris.
- Grevisse, M. (1998), *Le bon usage*, Duculot, Paris (12e édition refondue par André Goosse).
- Gross, G. (1996), *Les expressions figées en français*, Ophrys, Paris.
- Guillot, C. (2007), « Entre anaphore et deixis : l'anaphore démonstrative à fonction résomptive », in Trotter, D. (éd.), *Actes du XXIVe Congrès international de linguistique et de philologie romanes*, Aberystwyth, 1-6 août 2004, Niemeyer, Tübingen, p. 307-315 ; HALSHS-00324174.
- Kleiber, G. (1994), *Anaphores et pronoms*, Duculot, Louvain-la-Neuve.
- Le Goffic, P. (1993), *Grammaire de la phrase française*, Hachette, Paris.
- Le Goffic, P. (2007), « Les mots *qu-* entre interrogation, indéfinition et subordination : quelques repères », *Lexique*, 18, p. 13-46.
- Le Goffic, P. (2011), « Phrase et intégration textuelle », *Langue française*, 170, p. 11-28.
- Lefevre, F. (1999), *La phrase averbale en français*, L'Harmattan, Paris.
- Lefevre, F. (2006), *Quoi de neuf sur quoi. Analyse morphosyntaxique du mot quoi*, PUR, Rennes.
- Lefevre F. (2007), « Le segment averbal comme unité syntaxique textuelle », in Charolles, M. et al. (éds), *Parcours de la phrase. Mélanges en l'honneur de Pierre Le Goffic*, Ophrys, p. 143-158; <https://halshs-archives-ouvertes.fr/halshs-halshs-00138297>
- Lefevre, F. (2014), *Etude grammaticale du français classique dans les textes*, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris.
- Lefevre, F. (2016), « Les énoncés averbaux autonomes : approche syntaxique et discursive », in Anscombre, J.-C. et al. (éds), *La phrase autonome. Théorie et manifestations*, Peter Lang, Bruxelles, p. 73-87.
- Lefevre, F. (2017), « Une chose est sûre », in Dostie, G., Lefevre, F. (éds), *Lexique, grammaire et discours : les marqueurs discursifs*, Champion, Paris, p. 207-226.
- Lefevre, F. (2019), « La configuration discursive unité résomptive / unité prédicative *c'est vrai*, P du type *c'est vrai, je t'ai un peu oublié* », in Béguelin, M.-J., Corminboeuf, G., Lefevre, F. (éds), *Types d'unités et procédures de segmentation*, Lambert Lucas, p. 131-147.

- Lefeuve, F., Nicolas, D. (2004), « La phrase nominale existentielle et la distinction aspectuelle téléique / atélique », *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 14, p. 101-119.
- Legallois, D. (2016), « Construction », *Encyclopédie Grammaticale du Français* ; http://encyclogram.fr/notx/012/012_Notice.php
- Maillard, M. (1974), « Essai de typologie des substituts diaphorétiques », *Langue française*, 21, p. 55-71.
- Née, É., Sitri, F., Véniard, M. (2014), « Pour une approche des routines discursives dans les écrits professionnels », in Neveu, F. et al. (éds), *Actes du CMLF 2014* ; <http://dx.doi.org/10.1051/shsconf/20140801195>, ff10.1051/shsconf/20140801195ff
- Perdicoyanni-Paléologou, H. (2001), « Le concept d'anaphore, de cataphore et de déixis en linguistique française », *Revue québécoise de linguistique*, 29/2, p. 55-77 ; DOI : 10.7202/039441ar
- Pinchon, J. (1972), *Les pronoms adverbiaux en et y*, Droz, Genève.
- Pohl, J. (1970), « Animaux et pronoms », *Le Français Moderne*, 38, p. 97-194.
- Pottier, B. (1992), *Théorie et analyse en linguistique*, Hachette sup., Paris.
- Riegel, M., Pellat, J.-C., Rioul, R. (2009), *Grammaire méthodique du français*, PUF, Paris.
- Roze, Ch., Charnois, Th, Ferrari, S., Legallois, D., Salles, M. (2014), « Identification des noms sous-spécifiés, signaux de l'organisation discursive », *21ème Conférence sur le Traitement Automatique des Langues Naturelles, Jul 2014, Marseille*, p.377-388 ; hal-01076760
- Sabio, F. (1995), « Micro-syntaxe et macro-syntaxe : L'exemple des "compléments antéposés" en français », *Recherches sur le français parlé*, 13, p. 111-155.
- Savelli, M.-J. (1993), *Contribution à l'analyse macro-syntaxique. Les constructions « siamoises » du type « plus v1... plus v2... »*, 2 tomes, Thèse de doctorat nouveau régime, Université de Provence, Aix-Marseille 1.
- Vendler, Z. (1957), "Verbs and times", repris dans Vendler, Z. (1967), *Linguistics and philosophy*, Cornell University Press, Ithaca.
- Wagner, R. L., Pinchon, J. (1962), *Grammaire du français classique et moderne*, Hachette, Paris.
- Wilmet, M. (2003), *Grammaire critique du français*, Duculot, Bruxelles.

Corpus exploités

Oral représenté

FRANTEXT : <http://www.atilf.fr/spip.php?rubrique78>

Oral spontané

CFPP2000: *Corpus de Français Parlé Parisien des années 2000* (Branca, Fleury, Lefeuve, Pirès)

CFPB : *Corpus de Français Parlé à Bruxelles* (Dister et Labeau)

CLAPI : *Corpus de Langue Parlée en Interaction* ; <http://clapi.icar.cnrs.fr>

ESLO 2 : *Enquêtes SocioLinguistiques à Orléans* ; <http://eslo.huma-num.fr/> ; UMR 7270 LLL

Dictionnaire en ligne

TLFi : *Trésor de la langue française informatisé*